

**GARIBALDI
CHEF DE GUERRE**

Hubert HEYRIES
Université de Montpellier

À propos de Garibaldi, Mac-Mahon disait le 24 mai 1860 : « Je ne crois pas qu'il sera jamais général. Il lui manque l'ampleur de vue nécessaire; il n'est pas en mesure de faire des prévisions à long terme, ni, par conséquent, de travailler en fonction de résultats éloignés dans le temps et dans l'espace. Mais c'est un admirable partisan »¹.

Deux ans plus tard, le 15 juillet 1862, le comte de Massignac, chargé d'affaires à l'ambassade de France à Turin, portait un jugement bien différent : « Les généraux de l'armée et beaucoup d'officiers commencent à se fatiguer d'entendre toujours Garibaldi parler de Lui (sic) et de ses volontaires, de ses succès dans la campagne d'Italie et du débarquement des Mille. Un des généraux les plus considérés à Turin me disait à ce propos : On cite souvent les prodiges de valeurs des volontaires à Côme, à Varese etc. Savez-vous combien Garibaldi a perdu d'hommes dans ces fameux combats ?... Trois !!! Nous savons ces choses-là, ajoutait-il, et nous ne voulons pas de volontaires. Il faut à ces messieurs des costumes de fantaisies, le vagabondage et pas de discipline ; s'ils veulent servir, qu'ils s'engagent dans les régiments, mais qu'on cesse de nous parler d'eux. Telles sont les idées, monsieur le ministre, qui sont partagées par beaucoup d'officiers² ».

Mais le 8 mars 1871, à la Chambre des députés, Victor Hugo déclamait : « De toutes les puissances européennes, aucune ne s'est levée pour défendre cette France qui, tant de fois, avait pris en main la cause de l'Europe, pas un roi, pas un État, personne ! [...] Un homme est intervenu, et cet homme est une puissance. [...] Il est le seul des généraux français qui ont lutté pour la France, le seul qui n'ait pas été vaincu. [...] Il y a trois semaines, vous avez refusé d'entendre Garibaldi. [...] Aujourd'hui vous refusez de m'entendre. Cela me suffit. Je donne ma démission³. »

Alors, quel chef de guerre était Garibaldi ? Un admirable partisan comme le pensait Mac Mahon ? Un imposteur militaire comme le rapportait le chargé d'affaire à l'ambassade de France à Turin ? Ou bien un admirable général, héros de la République comme l'affirmait Victor Hugo ? Et que reste-t-il aujourd'hui de cet Italien d'exception qui se glissa dans le Panthéon moral de la France⁴, né français le 4 juillet 1807 à Nice et mort le 2 juin 1882 sur son île de Caprera, au large de la Sardaigne ?

La publication des écrits de Garibaldi, en 1885, puis dans une version expurgée entre 1934 et 1937, à l'époque fasciste, et enfin depuis 1973 de façon exhaustive⁵ apporte des éléments de réponse, de même que les dépêches des diplomates et les discours des responsables politiques permettent d'éclairer sous un jour nouveau l'image du chef de guerre qu'il pouvait donner à ses contemporains⁶. Par ailleurs, les livrets d'instruction qu'il rédigea en 1848, en 1866 et en 1870⁷ à destination de ses officiers témoignent de ses conceptions tactique, stratégique et politique. Enfin, les colloques qui lui furent consacrés à l'occasion du centenaire de sa mort en 1982 mirent l'accent sur sa dimension de chef de guerre, chef de

¹Nassau William Senior, *Conversations with Prince Napoleon*, in [The Fortnightly Review], XXXII, 1879, pp. 172-3, cité par Denis Mack Smith, *Garibaldi*, Milano, Mondadori, 1993, p. 273-274, trad.

²Dép. n° 64 du Comte de Massignac, chargé d'aff. à l'ambassade de France à Turin, au min. des Aff. Étr., Turin le 15 juillet 1862, AAE, CP, It. n° 4, f° 330-332.

³V. Hugo, *Actes et Paroles*, Paris, Éd. Rencontre, 1968, rééd., T. II, pp. 219-221.

⁴M. Agulhon, «Le mythe de Garibaldi en France de 1882 à nos jours», *Histoire vagabonde*, Paris, Gallimard, 1988, p. 85.

⁵*Epistolario di Giuseppe Garibaldi*, Milan, A. Brignole, 2 vol., 1885 ; *Edizione nazionale degli scritti di G. Garibaldi (ENSG)*, Bologne, L. Cappelli, 3 vol., 1934, 1935, 1937 ; *Edizione nazionale degli scritti di G. Garibaldi, Epistolario (EN)*, Roma, Istituto per la storia del Risorgimento italiano, 1973-1997, 10 vol. couvrant la période 1834-1866.

⁶Voir en particulier les archives du ministère des Affaires Étrangères, Correspondance politique, Sardaigne, n° 321 (mars-août 1848)-350 (juillet-décembre 1860) et Italie, n° 1 (janvier-juillet 1861)-68 (août-décembre 1882), ainsi que les fonds des musées du Risorgimento de Rome et de Turin.

⁷H. Heyriès, « Garibaldi et la guérilla », *RHA*, n° 1-1998, pp. 38-48.

bandes, ou les deux à la fois⁸.

Autant d'éléments à notre disposition qui nous permettent de développer trois grands axes de réflexion : un chef de guerre héros des deux mondes, théoricien militaire charismatique et enjeu de mémoire.

• Un chef de guerre héros des deux mondes

Rien ne prédisposait Garibaldi à devenir un chef de guerre. Issu d'une frange sociale qui n'avait pas totalement rompu ses liens avec les couches plébéiennes de la société, son père, petit marin pêcheur et sa mère, fervente catholique auraient voulu faire de lui un avocat, un médecin ou un prêtre. Mais le petit Giuseppe en décida autrement. Il devint marin, comme son père, et dès l'âge de quinze ans il partit sur les mers faire le commerce avec le Levant. Curieux, ouvert aux rencontres, jeune homme exalté, indépendant, maîtrisant les langues, il faisait partie de cette génération étouffée par l'ordre contre-révolutionnaire, mystique et réactionnaire imposé en 1815 par le Congrès de Vienne et les grandes puissances victorieuses de Napoléon 1er, l'Autriche, la Russie, la Prusse et la Grande Bretagne, cette génération qui eut vingt ans sous la Restauration, et qui en 1830-1831 inonda l'Europe et la péninsule italienne de ses rêves et de ses espoirs romantiques.

Homme de son temps, influencé par son milieu familial et social, par le contexte historique, et par son cadre géographique, les rencontres qu'il fit devinrent capitales. Il rencontra à Taganrog un jeune Génois, sans doute Gian Battista Cuneo, qui l'initia aux rêves d'un de ses compatriotes, né en 1805, Giuseppe Mazzini. Ce dernier, condamné et incarcéré au fort de Savone en 1830-1831 pour actes subversifs, s'était exilé à Marseille en 1831 où il avait fondé une société secrète : *Giovine Italia*, dont le programme était «Unité, Indépendance, République». Enthousiasmé, Garibaldi y aurait adhéré en 1833.

L'idée de conspirer pour une cause qui lui semblait juste et noble l'aurait exalté au point de s'enrôler dans la marine de guerre du royaume de Sardaigne dans le but chimérique et insensé de mettre la main sur l'arsenal de Gênes. Choisisant le nom de guerre de Kleombrotos, frère du Leonidas qui devint le héros des Thermopyles, le jeune Niçois idéaliste rechercha la même gloire⁹. Il n'en fut rien. L'insurrection déclenchée le 4 février 1834 à Gênes et en Savoie, échoua piteusement. À Gênes, Garibaldi échappa miraculeusement aux forces de l'ordre, déserta et fuit en France, déguisé en paysan, après dix jours de marche harassante. C'est à Marseille qu'il apprit sa condamnation à mort prononcée par contumace le 3 juin par les autorités piémontaises. Dès lors, ce furent l'exil et les voyages.

Ce qu'il ne put réaliser en Italie, il l'accomplit ailleurs, et construisit sa légende à des milliers de kilomètres de Nice et de l'Italie, dans l'autre monde, en Amérique latine, au Brésil et en Uruguay, où la colonie italienne était importante, et où il retrouva en 1835 des amis exilés et proscrits comme lui.

De 1837 à 1848, Garibaldi combattit avec succès, à la fois corsaire et guérillero, pour des causes désespérées, d'abord pour la république du Rio Grande Do Sul de 1837 à 1841, en rébellion contre l'empire du Brésil, puis pour la défense de la république de l'Uruguay, contre le dictateur argentin Rosas, dans la région de l'estuaire du Rio de la Plata, de 1841 à 1848. Ce fut dans ces pays qu'il apprit ce qui allait devenir son "métier" et sa raison de vivre : un corsaire chef de bande.

Corsaire au service de la république du Rio Grande Do Sul, puis de la république

⁸ Voir F. Mazzonis (a cura), *Garibaldi condottiero, storia, teoria, prassi*, Milano, Franco Angeli, 1984, 594 p. ; *Garibaldi, generale della Libertà, atti del convegno internazionale Roma 29-31 maggio 1982*, Ministero della Difesa, comitato storico per lo studio della figura e dell'epopea militare del generale Giuseppe Garibaldi, Roma, USSME, 1984, 670 p. ; *Il generale Giuseppe Garibaldi*, Roma, SME-US, 1982, 421 p.

⁹ R. Ugolini, *Garibaldi, genesi di un mito*, Roma, Ed. dell'Ateneo, 1982, 295 p. émit des doutes sur la réalité de cette histoire.

uruguayenne, il sut se couvrir de gloire lors d'opérations jugées suicidaires. Ainsi, en 1842, pour aider la province intérieure de Corrientes, il remonta le cours du Parana sur des centaines de kilomètres, alors que l'amiral Brown, un Irlandais pittoresque au service de l'Argentin Rosas contrôlait l'embouchure du fleuve dans le Rio de la Plata et enlevait tout espoir de retour. À l'aller, Garibaldi força les barrages à Costa Brava les 15 et 16 août mais à Corrientes, il dut brûler ses vaisseaux pour rentrer à Montevideo par ses propres moyens. La presse de Montevideo fit alors de l'escarmouche de Costa Brava l'équivalent de Trafalgar ou d'Aboukir.

Sur terre, la bataille de San Antonio du 8 février 1846 connut aussi une transfiguration héroïque. À un contre six, Garibaldi et sa légion italienne de 180 à 200 hommes subirent la charge de 800 cavaliers et de 300 fantassins argentins, avant de charger à la baïonnette avec beaucoup d'intrépidité et de se retirer en bon ordre à la faveur de la nuit, avec de lourdes pertes¹⁰.

Il fallait cependant un événement extraordinaire, capable d'exalter les imaginations, et susceptible de réaliser des actes héroïques. La défense de Montevideo assiégée du 16 février 1843 à octobre 1851 par les hommes de Rosas fut cet événement. Pendant des années, Garibaldi et ses légionnaires, aux côtés d'autres Européens, et notamment des Français qui représentaient la colonie la plus importante, se battirent avec courage et abnégation pour une cause qui dépassait les égoïsmes nationaux.

La légion italienne, fondée le 1er avril 1843, comprenait cinq à sept cents hommes. Après des débuts difficiles, elle sut se distinguer aux combats et la chemise rouge que les volontaires portaient devint un symbole. Son adoption fut dictée par la nécessité d'habiller le plus économiquement possible ces volontaires. Comme une entreprise commerciale avait offert au gouvernement de lui vendre à prix réduit un stock de tunique de laine rouge, destiné au marché de Buenos-Aires alors fermé à cause du blocus, l'offre avait paru trop belle pour ne pas l'accepter et l'affaire fut conclue. Ces vêtements avaient été préparés à l'usage des ouvriers des saladeros argentins, c'est-à-dire des abattoirs et saloirs : c'étaient de bons vêtements pour l'hiver, destinés, par leur couleur, à faire moins ressortir l'aspect sanglant du travail que devaient faire ces hommes¹¹.

Les événements de Montevideo eurent ainsi beaucoup de répercussions non seulement en Italie, mais aussi au Royaume-Uni et en France, qui avaient envoyé une escadre pour protéger leurs ressortissants et leurs intérêts économiques. La geste garibaldienne sortait de l'anonymat. En 1850, Alexandre Dumas publia d'ailleurs *Montevideo ou une nouvelle Troie*, donnant ainsi consistance à un mythe embryonnaire. Mais nul ne l'ignorait. Les nouveaux Troyens étaient ces Italiens du nouveau monde, dirigés par un nouvel Énée à la recherche de la Rome de ses espérances, capitale d'une Italie républicaine, unie et indépendante.

Le 15 avril 1848, au courant des événements qui agitaient leur pays, Garibaldi et soixante-deux de ses compagnons quittèrent Montevideo pour se rendre en terre italienne et faire une guerre de rédemption¹². Le chef de bande autodidacte devint alors chef de guerre en Europe.

Chef de guerre, Garibaldi le fut sans conteste lorsqu'il s'engagea résolument dans l'unification de l'Italie au point de devenir le symbole de ce processus. Non seulement il devint le serviteur dévoué à la cause nationale et à la couronne piémontaise, mais il apparut également comme le martyr de Rome et l'artisan de l'unification italienne en conquérant le royaume des Deux-Siciles avec une poignée de volontaires.

¹⁰ EN, I, p. 173-174.

¹¹ H. F. Winnington-Ingram, *Hearts of oak*, Londres, 1889, cité par D. Ponchiroli in G. Garibaldi, *Mémoires d'un chemise rouge*, Paris, Maspero, 1981, p. 113, note 2. C'est l'hypothèse la plus vraisemblable, même si certains attribuent au peintre génois Gaetano Gallino, exilé à Montevideo, la paternité de l'idée

¹² G. Garibaldi, *Mémoires...*, op. cit., p. 167.

Dès son retour en Italie, en dépit de sa condamnation à mort par contumace, Garibaldi se rallia à la couronne piémontaise et offrit son épée à Charles-Albert. Ce ralliement, il le fit avec raison, poussé par des considérations uniquement nationales. Dès lors, la fidélité de Garibaldi au roi ne varia pas. Ni en 1848, lors de la première guerre d'indépendance du royaume de Piémont-Sardaigne contre l'Autriche, lorsqu'à Varese il tenta de continuer seul la lutte après l'effondrement de Custoza. Ni en 1859, à l'époque de la deuxième guerre d'indépendance, lorsqu'à la tête de volontaires organisés en Chasseurs des Alpes il libéra la Lombardie dans la région des lacs. Ni en 1866, dans le cadre de la troisième guerre d'indépendance, lorsque vainqueur à Bezzica contre l'Autriche et sur le point de rentrer à Trente en libérateur, il obéit à l'ordre royal de se retirer et de rendre les armes, conformément aux accords que Victor-Emmanuel II venait de signer avec l'empereur François-Joseph. *Obedisco*, j'obéis, prononça-t-il à cette occasion, et cet *obedisco* devint le symbole de la fidélité indéfectible de l'armée à la cause royale.

Cette image de chef de guerre fidèle et patriote qui avait su faire plier à plusieurs reprises l'immense empire d'Autriche se doubla de celle de martyr de la cause romaine.

En effet, dès 1849, Garibaldi se retrouva à Rome pour défendre la jeune république que les Romains venaient de proclamer après avoir chassé Pie IX. Mais à la grande déception des patriotes italiens, la IIe république française dépêcha un corps expéditionnaire à Civitavecchia pour rétablir le Pape dans ses États. Garibaldi combattit alors les Français en soutenant un siège très difficile. Après avoir remporté quelques escarmouches, le héros italien dut céder et le 2 juillet 1849, il fuyait Rome avec ses légionnaires, dans une marche effrénée à travers toute l'Italie, pourchassé par les Français et les Autrichiens. Premier acte de gloire qui serait suivi de bien d'autres.

Plus de dix ans après, les circonstances semblèrent sourire aux patriotes italiens pour conquérir Rome, et par deux fois, en 1862 et en 1867, Garibaldi tenta de prendre la ville éternelle. Mais en 1862, ce furent les propres troupes italiennes qui arrêtaient le héros des deux mondes dans le massif de l'Aspromonte, en tirant sur lui et en le blessant. Le gouvernement italien ne pouvait pas se permettre en effet de heurter la sensibilité française et se priver ainsi d'un soutien diplomatique absolument indispensable pour achever l'unification italienne contre l'Autriche. En 1867, ce furent les soldats français du général de Failly et les Chassepots qui firent merveille, qui décimèrent les Chemises rouges à Mentana. Garibaldi devint ainsi le martyr de la cause nationale, vaincu par la duplicité française et gouvernementale.

Mais ce fut l'expédition des Mille de Marsala, à partir de mai 1860 qui fit de lui le chef de guerre au firmament de la gloire, à la fois chef de bande, chef d'armée et chef politique. La conjugaison de ces trois facteurs fit de Garibaldi un personnage désormais à part. Avec une poignée de volontaires, il sut conquérir un royaume de plus de dix millions d'âmes correspondant à la moitié de la péninsule. En quelques semaines, il se retrouva à Naples, dictateur auto-proclamé, déposant la vieille dynastie des Bourbons, et les 1 et 3 octobre, sur le Volturno, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, il affronta l'armée du roi de Naples François II, sans abandonner le terrain. Victoire qui consacra ce que d'aucuns finirent par appeler son génie militaire. L'enthousiasme fut tel qu'une véritable *garibaldimania* s'empara de la population. Les belles se drapèrent dans un manteau à *la Garibaldi*. Le rouge fit fureur et le chef des Mille devint le nouveau messie libérateur.

Alexandre Dumas décrivit ainsi la population palermitaine: « La stupéfaction de cette population superstitieuse est grande ; elle était affamée par un vice-roi catholique, elle est nourrie par un général excommunié. Il est vrai qu'[on lui dit] que Pie IX est l'Antéchrist et Garibaldi le Messie¹³ ».

Quant à Victor Hugo, à l'occasion d'un meeting organisé à Jersey le 13 juin 1860 en

¹³A. Dumas, *Les Garibaldiens*, Paris, L'Inventaire, 1994, rééd., p.51.

l'honneur de Garibaldi et de l'indépendance de la Sicile, il prononça un discours lyrique, épique et emphatique, et fit de cet aventurier un Cincinnatus des temps modernes, héros certes du Risorgimento italien, mais aussi martyr laïc de la cause romaine, et défenseur universel des peuples opprimés: « Qu'autour de cet homme vaillant, qui est debout là-bas dans Palerme, il y ait un feu sur toutes les montagnes de la Sicile, et une lumière sur tous les sommets de l'Europe ! (Bravos!). Il fallait délivrer ce peuple ; Garibaldi s'en est chargé. (Bravos). Garibaldi ! Qu'est-ce que c'est Garibaldi ! C'est un homme rien de plus. Mais un homme dans toute l'acception sublime du mot. Un homme de la liberté ; un homme de l'humanité. Vir, dirait son compatriote Virgile. [...] Qu'est-ce qui le fait vaincre ? Qu'a-t-il avec lui ? L'âme des peuples. Il va, il court, sa marche est une traînée de flamme, sa poignée d'hommes méduse les régiments, ses faibles armes sont enchantées, les balles de ses carabines tiennent tête aux boulets de canon ; il a avec lui la Révolution : et de temps en temps, dans le chaos de la bataille, dans la fumée, dans l'éclair, comme si c'était un héros d'Homère, on voit derrière lui la déesse (acclamations)¹⁴ ». Garibaldi devenait ainsi le capitaine de la démocratie européenne militante.

Tout en étant chef de guerre, Garibaldi n'en restait pas moins un chef politique. Les dimensions politique et militaire fusionnèrent en effet en permanence dans cet homme pour qui l'unité italienne devait représenter un modèle pour les nationalités européennes, hongroise, tchèque, polonaise, finlandaise, serbe, bulgare, roumaine, grecque en lutte depuis des lustres avec les empires autrichien, russe ou ottoman. Il se fit ainsi le champion de la lutte contre toutes les formes d'absolutisme, de despotisme et de tyrannie, et se montra solidaire avec tous les démocrates exilés.

Il assumait ainsi ses responsabilités de capitaine de démocratie européenne militante, titre que lui avait décerné le maire de Locarno, Luigi Rusca, en juin 1862, en ne négligeant jamais la réalité géo-stratégique de l'époque en suscitant des troubles sur les arrières autrichiens, à l'est en Hongrie et au nord-est en Galicie, région polonaise annexée par Vienne à la fin du XVIII^e siècle. C'est ainsi qu'en 1859-1860, il tenta avec Kossuth de soulever les Hongrois et qu'en 1863, il soutint de toute son âme la révolte polonaise anti-russe¹⁵. L'un des héros de l'insurrection polonaise, Zygmunt Sierakowsky, lui offrit même la tête du mouvement après avoir été fait prisonnier par les Russes en 1863. Garibaldi refusa toutefois, car il était bien incapable d'assumer une telle responsabilité, convalescent de sa blessure de l'Aspromonte. L'année suivante, en 1864, il s'impliqua dans un vaste projet d'expédition en Galicie et en Europe balkanique, dans l'espoir chimérique de libérer les peuples slaves, hongrois et polonais et de permettre à Victor-Emmanuel II de conquérir la Vénétie sur une Autriche affaiblie. Mais les intrigues brouillonnes des mazziniens, des garibaldiens, et des agents du Roi finirent par faire avorter un projet qui manquait de cohérence et de moyens suffisants.

Pour autant, l'intérêt de Garibaldi pour les Balkans ne faiblit pas. Dix ans plus tard, le 6 octobre 1875, révolté par les massacres perpétrés par les forces ottomanes dans cette région soulevée, il retrouvait l'accent de ses proclamations enflammées en appelant ces peuples à l'insurrection générale : « [...] Insurgez-vous donc, héroïques fils de la Montagne Noire, de l'Herzégovine, de la Bosnie, de la Serbie, de la Thessalie, de la Macédoine, de la Grèce, de l'Épire, de l'Albanie, de la Bulgarie et de la Roumanie. [...] Ne vous fiez pas à la diplomatie ; cette vieille sans cœur vous trompera ! Mais les hommes de cœur du monde entier sont avec vous. [...] C'est seulement comme cela que vous pourrez vous constituer indépendants et libres¹⁶. »

Pourtant, en dépit des discours enflammés, des déclarations de principe et des proclamations révolutionnaires, Garibaldi ne participa à aucune expédition de libération

¹⁴ V. Hugo, *Actes...*, *op. cit.*, t. I, p. 553.

¹⁵ *EN*, VIII, n° 3268, pp. 105-106

¹⁶ *ENSG*, VI-3, n° 1136, pp. 158-159, trad.

nationale en Europe centrale et orientale. Son image resta cependant extraordinaire en Hongrie et en Pologne. De nombreux volontaires hongrois et polonais partirent se battre dans les rangs des Chasseurs des Alpes en 1859, en Sicile en 1860, à l'Aspromonte en 1862, à Mentana en 1867, et même dans l'armée des Vosges en France en 1870-1871 (tels le Hongrois Stéphane Türr, l'un des généraux des Mille de Marsala, fidèle entre les fidèles, ou le Polonais Joseph Hauke, dit Bosak, qui mourut en héros en France en 1871). Il y eut même un Garibaldi hongrois en la personne de Georges Klapka, vétéran des Chasseurs des Alpes, surnommé ainsi par ses compatriotes pour honorer la lutte qu'il mena en faveur de la liberté.

En Pologne, la renommée de Garibaldi connut son apogée au milieu des années 1864. Paysans et citadins, nobles et roturiers voyaient en lui le nouveau libérateur et attendaient son arrivée prochaine. Dans les rues, son nom devenait une insulte à l'autorité et à l'occupant russe. Portraits et statuettes du héros inondaient les auberges de Varsovie. Le héros devenait la figure universelle de la libération des peuples opprimés, le porte-parole de l'humanité que Victor Hugo célébra dans son poème *Mentana*.

Si, durant les années 1860, Garibaldi devint indubitablement pour ses contemporains le héros défenseur des peuples opprimés, le dernier épisode de la geste garibaldienne : la campagne de France de 1870-1871 le fit entrer dans le Panthéon moral des Français.

Enthousiasmé par l'effondrement du Second Empire à Sedan le 2 septembre 1870 face à la Prusse et à ses alliés allemands, et par la proclamation de la IIIe République deux jours plus tard, Garibaldi offrit de Caprera son épée le 11 septembre à la France républicaine et non plus impériale. Croyant naïvement que son arrivée susciterait l'enthousiasme des Français, il débarqua à Marseille le 7 octobre, et se rendit à Tours, où une partie du gouvernement de la Défense Nationale continuait la lutte. Mais son arrivée le 9 octobre qui coïncida avec celle de Gambetta échappé en ballon de Paris assiégée par les Allemands, fut jugée intempestive par les autorités françaises.

En octobre, la situation nationale était catastrophique. L'armée de Sedan était prisonnière, celle de Metz encerclée, Paris assiégée. Le gouvernement provisoire de la République française était partagé entre Paris et Tours. Garibaldi gênait plus qu'il n'arrangeait car il pouvait rallumer la guerre entre la droite catholique et la gauche républicaine, raviver les mouvements sécessionnistes de Nice, compliquer les relations avec Victor-Emmanuel II. Mais il pouvait aussi organiser les volontaires européens.

Au bout d'une semaine, cependant, la situation se débloqua. Alors que la route du midi était ouverte, la Bourgogne menacée, Belfort sur le point d'être assiégé, Gambetta décida de confier au héros le commandement de l'armée des Vosges qui reflua en désordre sur Dôle et Autun. Jouissant d'une grande autonomie de commandement, Garibaldi devint ainsi général de la République française avec la mission d'organiser une armée de volontaires dans une zone d'opération secondaire mais au rôle stratégique important, mission du type de celle qu'il avait accomplie dans la région des lacs italiens, en 1848, en 1859 et en 1866.

Le 14 octobre 1870, par un ordre du jour à la nouvelle armée des Vosges, Garibaldi annonçait à ses soldats sa prise de commandement. Il prit la tête d'une armée dont la composition fut très hétérogène : gardes nationaux (surtout des Alpes-Maritimes et de Savoie), corps francs (pour la plupart de l'Est et du Sud-Est de la France), volontaires étrangers (de Pologne, de Hongrie, d'Espagne, des Etats-Unis, et surtout d'Italie). Tant bien que mal, il organisa ses 3 500 à 4 000 hommes (qui devinrent 20 000 en janvier 1871) en quatre brigades et les installa dans les nombreux bâtiments religieux d'Autun fin octobre.

Entouré de ses fils Menotti et Ricciotti, et de son gendre Canzio, s'appuyant sur son chef d'état-major Joseph Bordone, aventurier avignonnais qui présentait l'avantage d'être Français, Garibaldi mena une guerre à la fois conventionnelle et de guérilla.

Chargé de fermer la route du midi en gardant les défilés du Morvan et tout le pays de la haute Bourgogne, il se battit dans une région propice à la guérilla et aux coups de main, avec ses bois, ses vignes, ses petites collines successives et ses défilés étroits. Le coup de

main le plus célèbre fut sans doute celui de Ricciotti Garibaldi, qui à la tête de la 4^e brigade, fit deux cents prisonniers et prit des chariots d'armes et de munitions à l'ennemi à Châtillon-sur-Seine le 14 Novembre 1870.

Mais en décembre, sa mission s'enrichit d'un autre objectif qui s'intégra dans un dispositif stratégique audacieux : protéger la gauche de l'armée de l'Est confiée au général Bourbaki. Ce dernier, en effet, devant les défaites françaises (capitulation de Metz le 27 octobre, renforcement du siège de Paris, échec de la sortie du Bourget le 30 octobre) reçut l'ordre d'opérer un vaste mouvement stratégique vers l'Est, de Bourges à l'Alsace en passant par Belfort pour couper les lignes arrières allemandes et obliger l'ennemi à dégarnir les fronts du Nord, de Paris, et de la Loire pour contrer la manœuvre. Garibaldi devait alors quitter Autun pour Dijon, évacué par les Prussiens le 17 décembre. Mais ce ne fut que le 14 janvier que les garibaldiens arrivèrent dans cette ville. Il était désormais trop tard.

L'armée de l'Est n'arriva pas à débloquent Belfort. Pressée par l'armée de Manteuffel qui fondait sur elle, elle ne put que « glisser » le long de la frontière helvétique et pénétrer en Suisse le 31 janvier 1871, sous la neige, par un froid glacial. Garibaldi n'avait rien pu faire sinon sauvegarder Dijon et la porte de Bourgogne, attaquées par quatre mille Prussiens du 21 au 23 janvier 1871. La bataille se déroula en une série de combats isolés, mais sanglants et acharnés. Garibaldi en sortit vainqueur, et cette victoire, « sanctifiée » par la prise du drapeau du 61^e Poméranien, sauva l'honneur d'une campagne jusque là bien terne, et rejoignit celle du Volturmo ou celle de Bezzeca dans la légende garibaldienne. Garibaldi devenait un héros de la République française et le champion de la république universelle. Pourtant, la victoire de Dijon ne put faire oublier la débâcle de Bourbaki ni la brillante manœuvre de Manteuffel. Les officiers d'active, et les conservateurs catholiques, méprisèrent ouvertement ce général italien qui, âgé de 63 ans et perclus de rhumatismes, ne donnait pas l'image d'un véritable chef. La fin de la guerre était proche.

L'armistice, signé le 27 janvier 1871, permit l'élection le 8 février d'une Assemblée Nationale réunie à Bordeaux pour institutionnaliser le nouveau régime et signer la paix. Garibaldi était élu à Paris, Dijon, Nice et Alger. Mais de nationalité italienne, son élection ne pouvait être validée. Il décida alors de remettre son mandat et se rendit à Bordeaux où il fut accueilli par les huées de la majorité monarchiste, cléricale, conservatrice et pacifiste. À sa sortie, le héros, calme et déterminé, rassura les gens venus l'acclamer en disant qu'il savait bien faire la différence entre la France des curés et la France républicaine, puis il partit pour Marseille où il s'embarqua pour Caprera.

Le rêve romantique de la République Universelle s'achevait ainsi. Il ne restait plus à l'Assemblée monarchiste qu'à se débarrasser au plus vite des scories révolutionnaires en opérant le licenciement de l'armée des Vosges qui s'acheva le 10 mars sans incident majeur, peu de jours avant le début de la Commune de Paris (18 mars), à laquelle Garibaldi refusa de participer.

Garibaldi fut ainsi un chef de guerre autodidacte, chef de bandes et chef d'armées victorieux, liant le militaire au politique, à la réputation d'invincibilité mais objet de controverse. Cette dimension qui fit de lui un personnage à part ne doit pourtant pas faire oublier qu'il sut jouer également de ses qualités humaines car ce héros des deux mondes fut aussi et surtout un chef de guerre, théoricien militaire charismatique.

• Chef de guerre théoricien militaire charismatique

Tout au long de sa vie, Garibaldi fut en perpétuelle représentation, et devint pour ses contemporains le théoricien de la guérilla et le défenseur de l'armée-nation.

Garibaldi sut en permanence se mettre en représentation pour alimenter un mythe de son vivant. Ses mémoires, publiées en 1859 en anglais à New York et à Londres, en 1860 en italien et en français (grâce à Alexandre Dumas père), puis en 1861 en allemand, et enfin en

1872, sous le titre définitif de *Memorie autobiografiche (Mémoires d'un Chemise rouge)*, taillant et remodelant les premiers souvenirs et les exploits constitutifs de sa légende, de l'aventure sud-américaine à la campagne de France de 1870-1871, connurent un succès international extraordinaire. Désormais, tous les éléments constitutifs d'un chef légendaire se structurèrent. Une île difficile d'accès, un costume stéréotypé, des portraits représentant toujours ou presque les mêmes poses, des chansons populaires exaltant sa légende, et une iconographie abondante et bon marché nourrirent un mythe en pleine vitalité.

Garibaldi aimait retrouver le calme de Caprera où il se sentait totalement libre. Pour beaucoup, son caractère épousait à merveille la nature sauvage de l'île et il devint ainsi le héros solitaire de Caprera, guettant le moment opportun pour se jeter sur le continent et achever l'unité du pays. Son costume convenait d'ailleurs à son image d'insulaire solitaire. Habillé comme un Gaucho de la Pampa, Garibaldi conserva la manie de porter un poncho, même en société ou dans le Monde, car il était bien loin de se formaliser pour des convenances qu'il jugeait déplacées. Au-dessous, il portait une chemise rouge qui devint le symbole de la lutte à ses côtés, le signe du ralliement à la cause nationale, la matérialisation d'un engagement romantique et idéaliste au service de l'unification, de la libération et de l'indépendance de l'Italie. Vêtu de la sorte, le général italien sut profiter de son physique pour construire sa légende. Ses portraits le montraient de taille moyenne (un peu moins d'un mètre soixante-dix), svelte, portant la barbe et de longs cheveux blonds, au regard fier et d'un bleu acier, bien loin des stéréotypes de l'Italien râblé aux cheveux noirs et hirsutes. Le chef de guerre prenait alors toute sa dimension : le regard chaleureux et profondément humain, l'attitude fière mais humble et attachante, le visage d'une beauté romantique et exotique. Les gens pouvaient ainsi mettre une image sur le nom qu'ils entendaient chanter sur les routes ou dans les rues. Car on célébrait aussi Garibaldi en musique, entonnant son hymne *All'armi ! All'armi!*, glorifiant la guerre de libération nationale, l'unification de l'Italie des Alpes à la Sicile, et la proclamation de Rome capitale, suscitant des enthousiasmes et des adhésions collectives à des projets nationaux et patriotiques.

Plus habilement, s'appuyant sur les croyances des populations superstitieuses, les auteurs de chansons populaires faisaient de Garibaldi le nouveau messie libérateur. C'est ainsi que la *Chanson du printemps*, qui, au commencement de l'année 1861, était répétée sur tous les points de la péninsule et des îles, racontait : « Garibaldi est à Caprera - Espérant le printemps - Au mois d'avril il mettra son cheval sur la route - Et chacun sera prêt pour le grand bal - Nos ennemis ne pourront pas résister à cet homme envoyé par Jésus-Christ¹⁷ ».

De même, des prières circulaient faisant de Garibaldi Dieu le père : « Dans les casernes et sur les champs de bataille, il sera fait selon Ta Volonté. Donne nous nos munitions quotidiennes. Ne nous pousse pas à la tentation de compter le nombre des ennemis. Mais libère-nous des Autrichiens et des prêtres. » Et un nouveau décalogue incluait :

Tu honoreras la patrie pour y vivre pour toujours.

Tu ne tueras point, sinon des ennemis de l'Italie.

Tu ne forniqueras point, sinon contre les ennemis de l'Italie.

Tu ne désireras point le territoire national d'autrui¹⁸.

L'image, l'écrit, la musique, étaient autant d'éléments qui codifiaient le mythe du chef de guerre vaincu dont l'iconographie populaire s'empara avec force.

La *Litografia Pedrenelli*, à Milan, sortit des vignettes polychromes sur l'expédition des Mille, en prenant soin de toujours représenter Garibaldi au centre, en chemise rouge, chargeant l'ennemi. Les images d'Épinal utilisèrent les mêmes scènes pour décrire le Garibaldi de l'armée des Vosges combattant contre les Prussiens en 1871. Une quantité de tableaux glorifia la geste garibaldienne en mettant l'accent sur les événements propres à susciter compassion et admiration : la rencontre de Garibaldi et de Victor-Emmanuel II à

¹⁷ E. J. B. Rathery, « Les chants populaires de l'Italie », *Revue des deux mondes*, 15 mars 1862.

¹⁸ Cité par D. Mack Smith, *Garibaldi...*, *op. cit.*, p. 208, trad.

Teano le 26 octobre 1860, ou encore et surtout la blessure de l'Aspromonte avec des légendes significatives telle que *le Héros blessé*, remportèrent les plus gros succès.

La vie d'aventures menée en Amérique du Sud et poursuivie en Europe forgea un caractère en acier trempé, une confiance en soi inébranlable, un courage à toute épreuve mais aussi un sens de la mise en scène profondément ancré dans un esprit qui s'identifiait au but suprême à atteindre : l'Italie une, libre et indépendante. Aussi Garibaldi eut-il tendance à confondre vie privée et vie publique, avec la tentation parfois de se mettre en représentation théâtrale, quitte à réécrire l'Histoire en racontant son histoire.

Voulant incarner l'homme libre par excellence, sans concession vis-à-vis des gouvernements qui employaient ses services, il savait rendre public ses refus des honneurs tant militaires que civils en distillant dans la presse des articles justifiant ses prises de position. La version qu'il donna de son arrestation après Mentana fit de lui le héros trahi par le gouvernement italien, maître de lui-même et grand seigneur dans la défaite, arguant de son immunité parlementaire (il était député italien). Mais elle passa sous silence le fait qu'il se roula par terre et qu'il se prévalut d'une citoyenneté étrangère pour échapper aux prisons italiennes

Garibaldi raconta ainsi ses mésaventures : « Le matin du 4 novembre [1867], les armes furent déposées sur le pont, et les soldats désarmés quittèrent le territoire pontifical. Le colonel Caravà [...] m'accueillit très amicalement, fit tout ce qu'il put pour moi et pour les volontaires et mit à ma disposition un convoi de chemin de fer pour que je me rende à Florence [capitale depuis 1865]. Mais telles n'étaient pas les dispositions du gouvernement. [...] Comme il n'y avait rien d'autre à faire, je poursuivis ma route avec le convoi vers la capitale. Pendant le voyage, les tracasseries habituelles du gouvernement, carabiniers, bersagliers, peur, etc. ; roulant à toute vitesse, je fus finalement déposé dans mon ancien domicile de Varignano [forteresse dans le golfe de La Spezia] d'où l'on me laissa ensuite retourner à ma chère Caprera [le 27 novembre 1867]¹⁹ ».

En revanche le baron de La Villestreux, chargé d'affaires à Florence, donna une toute autre version : « Garibaldi, au moment de son arrestation à Figline [près Arezzo], s'est jeté et roulé à terre en déclarant qu'il était citoyen américain et que personne n'avait le droit de le toucher. Il a fallu l'enlever de force et le porter dans la voiture qui l'a amené²⁰ ».

Cette volonté de mettre en scène sa vie poussa ainsi Garibaldi, toujours vêtu de sa chemise rouge et de son poncho, à rechercher la théâtralisation d'actes grandiloquents sans lendemain. Certainement à l'aise pour s'adresser à une foule subjuguée, il perdait ses moyens devant une assemblée d'hommes politiques rompus aux joutes verbales. Aussi éprouvait-il le besoin de compenser son malaise en préparant son entrée à la Chambre comme un acteur de théâtre sur scène. Le comte de Rayneval, chargé d'affaires à Turin, décrivit la séance du 18 avril 1861, au cours de laquelle Garibaldi, unanimement acclamé par les députés à son entrée, accusa Cavour d'abandonner sans reconnaissance les soldats garibaldiens qui avaient conquis le royaume des Deux Siciles quelques mois auparavant.

« Garibaldi est entré dans la salle de séance recouvert d'un costume qui tenait à la fois de son habit de guerre accoutumé et du vêtement que porte le Prophète anabaptiste dans un opéra célèbre. Il s'appuyait pour marcher sur les députés Macchi et Zuppetta, lesquels se sont assis à ses côtés et n'ont pas cessé pendant le cours de la discussion de lui suggérer ce qu'il devait dire. Malgré ce secours, le Général n'a pas réussi à prononcer ni à lire un discours suivi et raisonné à l'appui des plaintes qu'il formait contre le gouvernement, dans son langage aussi irréfléchi que violent²¹ ».

Mais comment ne pas tenir compte du charisme du chef ? La proclamation qu'il

¹⁹ *Mémoires...*, op. cit., pp. 373-374.

²⁰ Dép. télégra. au min. des Aff. Étr., Florence le 6 novembre 1867, 19h50, AAE, CP, It. n° 20, f° 47.

²¹ Dép. n° 25 du comte de Rayneval, chargé d'aff. à Turin, au min. des Aff. Étr., Turin le 19 avril 1861, AAE, CP, It. n° 1, f° 241.

adressa à ses légionnaires place Saint-Pierre, à Rome, le matin du 2 juillet 1849, alors que les Français étaient sur le point d'entrer dans la Ville éternelle, resta dans les mémoires : « Soldats qui avez partagé avec moi jusqu'à maintenant les peines et les dangers des batailles de la patrie, qui avez obtenu une riche dot de gloire et d'honneurs : vous tous qui avec moi avez choisi l'exil, voici ce à quoi vous devez vous attendre : la chaleur et la soif le jour, le froid et la faim la nuit. Pour vous, il n'y a d'autre récompense que peines et dangers, pas de toit, pas de repos, mais une absolue misère, des veilles éreintantes, des marches excessives, des combats à chaque pas. Qui aime l'Italie me suive !²² »

Il entra dans la légende. Près d'un siècle plus tard, le 13 mai 1940 à Londres, un certain Winston Churchill disant à ses compatriotes, « Je n'ai rien à offrir que du sang, du labeur, des larmes et de la sueur ! », retrouverait l'accent de la harangue de celui qui se présentait aussi comme le théoricien de la guérilla.

À trois reprises, en 1848, en 1866 et en 1870, Garibaldi distribua à ses officiers des petits livrets format poche contenant des instructions et des conseils sur la guérilla. En 1848, à l'occasion de la campagne menée dans le Varesotto (près du lac Majeur en Lombardie), Garibaldi rédigea un véritable décalogue tactique²³. En 1866, chargé une nouvelle fois de mener des opérations militaires dans la région des lacs italiens, Garibaldi écrivit *Quelques considérations à mes compagnons d'armes en présence de l'ennemi*, texte plus dense de contenu, comportant trente-sept petits articles au style brut d'essence militaire, suivi de *Quelques observations sur les corps en ligne...* au nombre de quinze²⁴. Et dès le 14 octobre 1870, avant donc le début des opérations militaires en France, le général italien fournit à ses officiers ses (neuf) *Instructions pour les volontaires, francs-tireurs et mobiles de l'armée des Vosges*, petit livret format poche, de 105 mm sur 68 mm, destiné à être facilement consulté au combat, rédigé sans doute durant la traversée de Caprera à Marseille²⁵.

Ces trois documents constituèrent la base théorique sur laquelle s'appuya Garibaldi pour mener au mieux la guerre de bandes qu'il avait choisie. Mais, à chaque fois, le chef de guerre profita de l'expérience acquise au combat pour affiner et préciser certains points.

La théorisation de la guérilla garibaldienne connut une constante évolution. Le décalogue de 1848 conseillait tout d'abord d'être insaisissable en trompant l'ennemi sur ses véritables intentions, pour cela il fallait « lever le camp de nuit, jamais à heure fixe, marcher le plus faiblement chargé, camper dans des lieux cachés et toujours bivouaquer à l'approche de l'ennemi, partir ostensiblement par la route principale puis s'enfuir par des traverses hors de la vue de l'ennemi, annoncer une destination et changer à l'improviste pour une autre. » L'art de la guérilla résidant dans la connaissance parfaite du terrain et de la position de l'ennemi, Garibaldi prescrivait de « fouiller le terrain, de faire des reconnaissances en tous sens et de ne pas donner de trêve à l'ennemi, tout en étudiant les mouvements de l'adversaire. » Le chef de guerre n'oubliait pas pour autant l'approvisionnement en nourriture ni le recrutement sélectif des volontaires et insistait sur les qualités morales dont devaient

²² ENSG, IV-1, n° 95, p. 147, trad.

²³ Cité dans son intégralité par O. Bovio, « L'arte militare di Giuseppe Garibaldi », *Garibaldi, generale della Libertà...*, op. cit., p. 25.

²⁴ *Alcune considerazioni a miei compagni d'armi in presenza del nemico*, et *Alcune osservazioni sui corpi in linea-quadrati-cambiamento di fronte* paru sous le titre simplificateur de *Consigli tattici del Generale Garibaldi a suoi volontari* et publié dans *Consigli tattici del Generale Garibaldi a suoi volontari* (1866). *Tratti da un manoscritto esistente presso la Biblioteca della Camera dei Deputati per dono del deputato Antonio Gandolfi*, Roma, tipografia della Camera dei deputati, 1886. L'édition Gandolfi se contente de faire la synthèse des deux écrits sous la forme de quarante-cinq articles, oubliant les « observations » 8 à 15. Une étude critique et comparative de ces deux documents a été faite par Silvio Furlani « Un inedito di Garibaldi : i "consigli tattici" », *Garibaldi condottiero...*, op. cit., pp. 23-59.

²⁵ G. Garibaldi, *Les guérillas, instructions pour les volontaires Francs-Tireurs et mobiles de l'armée des Vosges*, Dôle, de Pillot, 1870, 32 p.

faire preuve les combattants. Ainsi, dès 1848, Garibaldi théorisa tous les aspects de la guérilla mais privilégiait la formation des volontaires.

En 1866, avec entre autres le développement de la puissance de feu liée aux améliorations techniques survenues dans les années 1850 (canon rayé, culasse...), les instructions s'enrichirent de considérations plus spécifiquement militaires, définissant la tactique garibaldienne. Le *décatalogue* était repris dans ses grandes lignes, mais Garibaldi insistait davantage sur les deux méthodes de combat possibles: l'ordre ouvert qui supposait l'emploi de tirailleurs ou bersagliers, et l'ordre serré, en colonne. L'importance des bersagliers était considérée par Garibaldi comme capitale. Dans ses *observations*, il n'hésitait pas à écrire : « je voudrais [que] toute l'armée italienne [soit] formée à l'école du bersagliere » (n°11), car selon lui les tirailleurs permettaient d'attaquer l'ennemi partout où il se trouvait, de masquer le gros de la colonne, de la défendre du feu de l'artillerie et des tirailleurs ennemis, et enfin de laisser à la colonne la possibilité de se déployer et de s'approcher de l'ennemi (n° 3 et 4). En fait, l'essentiel résidait dans le combat serré, en colonne. Une bonne partie des considérations était consacrée à la défense de cette idée. La colonne serrée présentait l'avantage d'une plus grande mobilité, des qualités offensives et défensives (notamment contre la cavalerie) plus riches, et permettait une faible occupation du terrain (n°6), facilitant la concentration de forces sur un point donné. Combattre en colonne garantissait également l'existence d'une cohésion de groupe, et Garibaldi n'hésitait pas à écrire : « J'ai choisi la compagnie de préférence, comme unité de masse, parce que la compagnie représente le plus la famille, chacun y connaît le compagnon et doit désirer ardemment de ne pas être tenu pour un lâche... sur le champ de bataille(n° 13) ». L'armée devenait une grande famille dont Garibaldi représentait le père, sévère mais juste, et l'organisation de l'armée pouvait ainsi s'adapter plus facilement aux conditions de terrain propices à la guérilla tout en maintenant toujours en réserve des troupes fraîches (n°14).

Dans ces *considérations* de 1866, Garibaldi prenait conscience de l'importance du feu, mais n'en restait pas moins attaché au principe de la charge à la baïonnette en conseillant à plusieurs reprises d'éviter de tirer abusivement. Des raisons, multiples et complexes, expliquaient cette prudence. Les volontaires manquaient d'armes à feu et de munitions... qui, par ailleurs, étaient de mauvaise qualité et d'un coût élevé. Ils étaient, par définition, peu formés à l'art militaire et surtout au tir. Par sécurité, Garibaldi conseillait, par exemple, de ne pas tirer de nuit, de peur de tuer des compagnons. Tirer toutes ses munitions d'un coup créait également un sentiment de dénuement propice à la panique et à la désertion (n°19). Enfin, tirer supposait une immobilisation qui faisait du soldat une cible facile pour l'ennemi. Toutes ces considérations, d'ordre technique et militaire, ne sauraient pour autant laisser de côté la dimension enthousiaste de la *furia* garibaldienne.

La charge à la baïonnette traduisait dans les faits, l'amour que l'on portait à la cause pour laquelle on s'était engagé, et le sens du sacrifice proprement romantique, d'autant que, plus vite on se portait sur l'ennemi, plus vite on avait de chance de remporter la victoire. Garibaldi, pour l'ensemble de ces raisons, finissait par affirmer : « Je suis d'avis que les charges [à la baïonnette], au moins pour l'heure, décideront toujours des batailles » (n°15). Mais la hantise du chef de guerre restait la panique et la désertion. « Un troupeau de bœufs pris de panique est capable de tout renverser dans sa fuite, jusqu'à ce qu'un obstacle ou la fatigue ne l'arrête... L'homme pris de panique est plus méprisable que le bœuf » (n°21). De par son expérience, Garibaldi savait que la panique provenait souvent de la peur de la cavalerie. Or il ne cessait de rassurer ses volontaires. « Que [les soldats] forment une colonne serrée, et ils pourront attendre les cavaliers en fumant la pipe... » (n°5). Mais si, en dépit de ces conseils, le soldat fuyait devant un cavalier, il [devait] être fusillé (n°15). Il fallait donc se montrer vigilant sur la discipline : « Que les soldats se souviennent bien qu'il ne peut y avoir d'armée sans discipline, et que la discipline des corps composés de patriotes doit être plus scrupuleuse que celle des corps du despotisme »(n° 34).

Tout dépendait du comportement des officiers. Garibaldi se souciait grandement d'exiger de ces derniers, force morale et courage au feu. « Je répéterai ici la maxime que les officiers doivent être braves. Dans une masse encore informe où le soldat voit ses officiers, ses chefs, payer de leur personne, il a confiance en eux, les entoure, leur fait un rempart de son corps et craint de perdre le chef qu'il estime et qu'il aime. Le combat devient une compétition de générosité réciproque devant laquelle disparaît le danger » (n°7). Ce lien privilégié que les officiers et leurs hommes se devaient de créer entre eux, caractérisait la guerre de bandes faite de coups de main rapides et efficaces. Pourtant les unités engagées n'étaient pas uniquement des unités de fantassins. Garibaldi créa une véritable armée, avec de l'infanterie, qui constituait la part la plus importante des effectifs, de la cavalerie, pour permettre les reconnaissances et l'identification de l'ennemi, de l'artillerie et du génie, sans oublier les services de santé.

Ces considérations, qu'il adressait à ses compagnons d'arme en 1866, laissaient curieusement de côté les rapports que les volontaires devaient entretenir avec la population. Sans doute parce que le champ des opérations se situait dans la région du lac de Garde, en Italie. En 1870, obligé de combattre en France avec des volontaires venus d'une bonne partie de l'Europe, Garibaldi précisa sa pensée tout en reprenant les idées exprimées dans le *décatalogue* de 1848 et dans les *considérations* de 1866.

Ce n'est seulement qu'en 1870, que Garibaldi arriva à théoriser le mieux la tactique de la guérilla, associant la population aux opérations militaires, tendant vers une guerre populaire et nationale dont les volontaires de l'armée des Vosges ne seraient que les fers de lance. Les [neuf] *instructions pour les volontaires, francs-tireurs et mobiles de l'armée des Vosges*, ne cessait de mettre l'accent sur la nécessaire collaboration entre les soldats et la population locale. Les directives, brèves mais denses de contenu, mettaient l'accent sur une morale prédominante. Garibaldi conseillait de harceler l'ennemi avec de petites unités de combat, une centaine d'hommes encadrés par trois officiers et sous-officiers (instructions n° 1, 2, 5). Il préconisait de décrocher immédiatement, de ne jamais chercher l'affrontement, de jouer sur la surprise par des marches de nuit (n° 3), et de concentrer les troupes sur un objectif précis (n°8), de se nourrir sur le pays et donc de vivre en bonne intelligence avec la population qui pouvait fournir des guides et de la nourriture. « Les volontaires et les partisans doivent [donc] à tout prix se faire estimer et aimer des populations » (n°4), écrivait-il. La discipline restait plus que jamais indispensable : désertion et voies de fait sur la population civile étaient passibles de la peine de mort. Mais la discipline ne devait pas pour autant rompre la cohésion du groupe. Garibaldi exigeait la solidarité, par un respect mutuel, entre toutes les unités, entre bleus et vétérans, entre officiers et soldats, et entre civils et militaires (n°9). En fait, l'armée des Vosges devait « servir de noyau à l'armée nationale » (n°2). L'objectif restait en dernier ressort, de transformer cette guérilla en guerre d'insurrection populaire.

La théorisation garibaldienne de la guérilla s'articulait donc autour de trois grands thèmes : une tactique de coup de main mais privilégiant l'attaque en colonne serrée et à la baïonnette dans un esprit de *furia* révolutionnaire ; un recrutement sélectif et exclusif, de volontaires animés d'un sens élevé de leur devoir, organisés en petites unités bien encadrées par des officiers et des sous-officiers provenant si possible de l'armée régulière, car la discipline devait être plus dure que dans n'importe quelle autre armée ; enfin l'obligation de se concilier (ou au moins de neutraliser) les populations locales non seulement pour réussir des opérations de diversion limitées dans l'espace, sur un théâtre secondaire des opérations en liaison constante avec le déroulement général de la guerre, mais aussi pour tenter de transformer la guérilla en guerre d'insurrection populaire, noyau d'une armée nationale.

Dans la pratique, la qualité de l'armée garibaldienne dépendait surtout du recrutement. Le chef demandait beaucoup à ses soldats et ne contraignait personne à le suivre, préférant

enrôler « peu de volontaires convaincus [plutôt] que beaucoup de mécontents²⁶ ». Non seulement une sorte de sélection naturelle s'opérait lors des premières batailles, mais encore Garibaldi ne cachait rien de la situation à ses hommes comme il le fit le 2 juillet 1849 à Rome. Si la panique s'emparait des volontaires, comme à Velletri en 1849 (Garibaldi en réchappa par miracle, tout noir de contusions), ou à Lanténay le 27 novembre 1870, le Général restait fataliste : « Dans certains cas, il convient d'agir avec l'animal humain comme avec le bovin. Il s'échappe ! Laissez le partir [...], il finira par s'arrêter, alors seulement il se souviendra d'une fuite honteuse, et ils se souviendront de la gloire²⁷ ».

Il ne se souciait ni d'épargner ses hommes, ni de l'efficacité du feu. La tactique la plus élémentaire était celle de la charge à la baïonnette, dans un assaut audacieux et impétueux conforme à l'esprit garibaldien, même si à Mentana, contre les Chassepots français, cette charge absurde aboutit à un carnage.

Vêtus de la chemise rouge, les garibaldiens incarnaient les soldats révolutionnaires, voire les nouveaux croisés laïques. Il y avait ainsi une volonté de pédagogie nationale. Le garibaldien portait en lui les aspirations politiques de la nation, et la nation alimentait par le biais du volontariat l'armée garibaldienne. Un lien étroit unissait l'armée et la nation.

La nécessité pour Garibaldi d'organiser la nation armée devint alors évidente. Dès la fin de 1859, il conçut un plan de mobilisation permanente de l'armée, et le 18 avril 1861, il présenta à la Chambre italienne un projet de loi sur l'armement national, prônant un service militaire obligatoire et universel, appelant sous les drapeaux, dans une sorte de garde nationale, tous les régnicoles de 18 à 35 ans, et réduisant au strict minimum les exemptions²⁸. Ce projet de loi était révolutionnaire, car le recrutement à l'époque reposait sur le tirage au sort, un service long, la possibilité du remplacement, de nombreuses exemptions, et le choix d'une armée en voie de professionnalisation. Aussi, la Chambre conservatrice de l'époque le repoussa-t-elle.

Mais pour le héros des deux mondes, l'armée de la nation devait être le ciment de ce nouvel État italien en gestation, et l'expression d'une nation italienne fusionnant les forts particularismes régionaux hérités de l'histoire de la péninsule. Par la force des choses, Garibaldi associait ainsi sa dimension de chef militaire et de leader politique.

Pour atteindre cet objectif, il considérait que la guérilla n'était qu'une phase transitoire pour promouvoir l'armement général de la population et donc former et créer l'armée de la Nation. Comme l'écrivit Giorgio Rochat, il n'était pas un guérillero au sens propre, même si la légende fit de lui le guérillero par excellence. Ses conceptions tactiques et stratégiques étaient au contraire d'un grand classicisme. Il n'eut jamais le soutien de la population et ne put jamais mener une guerre d'insurrection populaire, ni en Amérique du Sud, ni en Italie, ni en France. Si ses adversaires le surnommaient guérillero, c'est sans doute parce qu'ils ne pouvaient pas « tenir tête à la rapidité de mouvement et à la combinaison guerre-politique qui caractérisaient ses campagnes²⁹ ».

Le général se battit aussi pour armer la nation en développant les sociétés de tir à la carabine en Italie. Ainsi, la population, et surtout les jeunes, pourraient acquérir les rudiments du maniement des armes et contribuer, dans un élan patriotique, à l'achèvement de l'unité du pays et de la nation. Entre 1862 et 1865, un comité de Tir à la cible national, dirigé conjointement par lui et le prince Humbert, suscita activement la création de près de deux cents sociétés de tir (principalement en Lombardie, en Piémont, en Émilie-Romagne et en Toscane). De grandes compétitions nationales à Turin, Milan et Florence en 1863, 1864 et 1865 permirent de grandes manifestations patriotiques en faveur de la libération des

²⁶ G. Rochat, « Il genio militare di Garibaldi », *Garibaldi condottiero...*, *op. cit.*, pp. 83-93.

²⁷ *Mémoires...*, *op. cit.*, pp. 388-389.

²⁸ Actes du Parlement italien, session de 1861, 1^e période du 18 février au 23 juillet, Turin, 1861, p. 565.

²⁹ G. Rochat, *op. cit.*, p. 93.

provinces encore occupées par l'étranger. Dans l'esprit de Garibaldi, les sociétés de tir faisaient ainsi la synthèse « entre le volontariat patriotique, l'apprentissage civique et l'associationnisme institutionnel³⁰ ».

Cette volonté de former une conscience nationale se retrouvait également dans la campagne des « Cent fleuves d'Italie » prévoyant la création de champs d'entraînement le long des fleuves italiens et celle du « million de fusils » destinée à armer le peuple patriote. Garibaldi suscitait ainsi un enthousiasme tant national qu'international, à l'image de ce que Victor Hugo lui écrivit de Guernesey, le 18 novembre 1863 : « Certes, vous pouvez compter sur le peu que je suis et le peu que je puis. Je saisirai, puisque vous le jugez utile, la première occasion d'élever la voix. Il vous faut le million de bras, le million de cœurs, le million d'âmes. Il vous faut la grande levée des peuples. Elle viendra³¹. »

Aussi, Garibaldi acquit une dimension intemporelle et universelle, et devint un mythe qui lui survécut après sa mort. Ce héros des deux mondes, chef de guerre charismatique, ne laissa personne indifférent, et sa vie devint un enjeu de mémoire.

• Chef de guerre, enjeu de mémoire

L'image du chef de guerre de Garibaldi fut en effet attaquée, célébrée et récupérée.

Garibaldi souffrit des attaques de nombreux ennemis et détracteurs tout au long de sa vie. Les conservateurs monarchistes, les libéraux et les révolutionnaires d'extrême gauche voyaient en lui une nature sauvage ou un sot dangereux. À titre d'exemple, le jugement que formula Maxime du Camp à son encontre reste particulièrement révélateur : « Soldat de fortune, aventurier, condottiere redoutable à la tête de cinq ou six mille hommes, désorganisant les troupes régulières pour s'en pouvoir servir, soutenu par une destinée exceptionnelle, porté par l'admiration et les illusions d'un peuple entier, Garibaldi était en politique ce que l'on peut appeler crûment un nigaud. Son esprit court et naïf n'avait ni lueur ni projection. Il ne se sentait quelque vigueur que devant un obstacle, parce que, comme le sanglier, il se ruait dessus. Il accordait volontiers sa confiance, et l'on s'accommodait de façon à la lui faire donner à des gens qui parlaient dans l'oreille des chancelleries intéressées à ne pas ignorer ses desseins³². »

Les milieux cléricaux mirent en exergue son côté antéchrist, franc-maçon, agent cosmopolite. Le Vatican dénonça les tares de ce révolutionnaire qui se présentait comme le nouveau messie, concurrent direct de l'Église pour contrôler les populations superstitieuses et arriérées du Mezzogiorno. Pie IX voyait en lui l'instrument maçonnique de la laïcisation politique et sociale du pays, ainsi que le chef de bandes révolutionnaires, auxiliaire du « vol » du patrimoine de Saint Pierre par les Italiens et dont il était le dépositaire et le garant. Aussi, n'hésita-t-il pas à excommunier ce Satan réincarné ou cet Antéchrist franc-maçon. La position intransigeante du Pape, dont l'infailibilité fut proclamée en 1870 au concile Vatican I, conforta les milieux cléricaux dans leur rejet de Garibaldi. Mais ce fut certainement en France que les réactions furent les plus dures.

Après Mentana, les catholiques et le clergé français virent en Garibaldi un révolutionnaire satanique, et un condottiere endurci et cruel qui déjà en 1849 s'était battu contre la France à Rome. Ils dénigrèrent alors son engagement en faveur de la République française en 1870-1871 et firent plutôt de lui un agent de la franc-maçonnerie cosmopolite à la solde de la Prusse impie et protestante, un traître qui avait refusé la nationalité française alors qu'il était Niçois, un instrument du désordre, un mauvais chef de guerre aux résultats militaires médiocres, et pour finir, un défenseur de la République Universelle et non de la France. Toute une littérature cléricale et réactionnaire broda dès 1871 sur les pillages des

³⁰ G. Pécout, *Naissance de l'Italie contemporaine (1770-1922)*, Paris, Nathan Université, 1997, pp. 154-156.

³¹ *Actes ...*, op. cit., II, p. 42.

³² M. Du Camp, *Souvenirs d'un demi-siècle*, Paris, Hachette, 1949, vol. I, p. 193.

garibaldiens dans les bâtiments religieux de la ville conservatrice et catholique d'Autun. En 1888, Georges Theyras, ancien combattant, historien militaire, conservateur catholique autunois et notable respecté de la ville, présenta Garibaldi comme « l'aventurier italien [qui] traîne après lui dans ses expéditions tous ces déclassés cosmopolites, à la fois soldats d'opérette et brigands patentés. Garibaldi pouvait se glorifier d'avoir transformé une ville honnête [Autun] en un baignoire où les forçats [les volontaires garibaldiens] étaient les maîtres. [...] Retiré dans ses appartements, enfoui sous des couvertures [...], il languissait tout le jour, oisif, indolent, l'intelligence obscurcie, presque éteinte, et ne sortait de sa stupeur, ne retrouvait une étincelle de vie, que pour applaudir à ces abominations, pour vomir une insulte nouvelle contre la religion et les meilleurs citoyens. [...] Il n'a jamais cessé d'être l'ennemi acharné de notre pays, il est venu pour organiser l'armée du désordre, enrôler les coquins, les conduire au pillage, au sac de la France, et compléter l'œuvre de l'Allemagne ; soit qu'une convention expresse le liât à M. de Bismarck, soit plutôt qu'il se contentât d'agir pour le compte de l'Internationale et de la franc-maçonnerie cosmopolite, qui depuis Frédéric le Grand reçoit son mot d'ordre de Berlin³³ ».

Ces propos trahissaient un violent antigaribaldisme français qui combina, comme le dit très justement M. Agulhon, « les analyses d'histoire militaire avec des préventions d'ordre social, religieux et chauvin tout à fait passionnées³⁴. »

De fait, pour ses adversaires, Garibaldi restait un histrion et un imposteur militaire.

Des officiers italiens, sans pour autant nier ses incontestables qualités militaires, se montrèrent ainsi très critiques sur son comportement qui ne respectait ni les usages ni l'humilité qui convenait à un véritable chef. Parmi eux, le général Cialdini, héros militaire de la droite piémontaise et futur vainqueur de l'Aspromonte, se brouilla avec lui en avril 1861. Il n'accepta pas en effet que Garibaldi accuse le roi, Cavour et le ministre de la Guerre Fanti de vouloir fomenter une guerre civile en persécutant ouvertement les soldats de son armée méridionale qui avait vaincu le roi des Deux Siciles sur le Volturno. Dans une lettre datée du 21 avril 1861, publiée dans le journal *La Gazette de Turin*, le général Cialdini lui écrivit : « Vous n'êtes pas l'homme que je croyais, vous n'êtes pas le Garibaldi que j'aimais. » S'engageant à combattre à outrance la tyrannie du parti rouge, il lui reprochait son costume étrange qui ne respectait pas les usages du Parlement, sa façon de se croire au-dessus du gouvernement, du Parlement et des lois, et de se mettre au niveau du roi lui-même. Mais surtout, il condamnait sa suffisance militaire : « Vous étiez dans une très mauvaise disposition sur le Volturno, quand nous sommes arrivés. Ce n'est pas vous qui avez pris Capoue, Gaëte, Messine et Civitella ; ce n'est pas vous, c'est nous qui avons combattu, dispersé, fait prisonnier 56 000 soldats bourbonniens. Il est donc inexact de dire que les Deux Siciles ont été entièrement délivrées par vos armes. » Ces propos, qui certes trahissaient beaucoup de jalousie, exprimaient également une vérité et un malaise qui touchaient le corps des officiers italiens.

En France, à partir de 1871, la figure militaire de Garibaldi fut durement attaquée. Lors de la séance du 8 mars 1871, au cours de laquelle Victor Hugo démissionna de sa charge de député après avoir fait l'apologie de Garibaldi, le vicomte de Lorgeril traduisit l'état d'esprit de la majorité conservatrice et cléricale à l'égard du général, en faisant de lui un histrion, et un imposteur militaire : « Ce sont des réclames qui ont été faites ; il n'a pas combattu. [...] Il a fait semblant. [...] C'est un comparse de mélodrame. Il n'a pas vaincu parce qu'il ne s'est pas battu³⁵. » Et le rapport de la commission d'enquête parlementaire sur *Garibaldi et la Campagne de l'Est* le présenta comme un général politique et un traître

³³ G. Theyras, *Garibaldi en France*, Autun, 1888, pp. 63, 95 et 673.

³⁴ M. Agulhon, « Le mythe de Garibaldi... », *op. cit.*, p. 104.

³⁵ V. Hugo, *Actes...*, *op. cit.*, II, pp. 219-220.

révolutionnaire³⁶.

Au début du XXe siècle, les jugements passionnés portés sur les qualités militaires de Garibaldi laissèrent cependant la place à des analyses qui se voulaient lucides, didactiques et rationnelles. Dans les milieux militaires autorisés, Garibaldi devenait un sujet d'étude et un exemple à ne pas suivre. C'est ainsi que le futur maréchal Foch, à l'occasion d'une conférence qu'il donna à l'École supérieure de guerre et qu'il publia en 1903, démontra que la victoire de Dijon, tant glorifiée par les amis de Garibaldi, n'en était pas une. Le général de l'armée des Vosges tomba en fait dans le piège que le général de Manteuffel lui tendit. Il laissa en effet immobiliser ses 20 à 30 000 hommes par une seule brigade prussienne d'à peine 4 000 hommes, au lieu de laisser en couverture une brigade, ce qui aurait été suffisant, et de se porter au secours de Bourbaki, comme il en avait reçu l'ordre. Foch rendait alors l'orgueil de Garibaldi responsable du désastre de l'armée de l'Est, et fit de lui le modèle d'indiscipline et d'oubli du devoir militaire³⁷.

Ainsi, un antigaribaldisme dont le berceau se trouva en France, naquit. Là, l'image d'un Garibaldi anti-héros se façonna peu à peu. Considéré comme un fier-à-bras en 1849, au siège de Rome, on le jugea, en 1859-1860, capricieux, ingénu, irréfléchi et imprévisible, animé d'une nature simple à la Jeanne d'Arc, mais aussi héros valeureux et vigoureux. Après 1862, sa simplicité se mua en sottise. À Mentana, sa sottise se transforma en caractère révolutionnaire endurci et cruel. Et à partir de 1870-1871, il devint le symbole de la République que l'on traita de gueuse. Le monde réactionnaire et clérical, anti-communard, anti-républicain et anti-socialiste, finit alors par faire de Garibaldi un monument à outrager, à dénigrer, voire à abattre. Mais après sa mort, ce monument attaqué fut aussi un monument célébré par ceux qui se prétendirent ses héritiers.

La mort de Garibaldi, survenue le 2 juin 1882 à Caprera, donna l'occasion au gouvernement Depretis de célébrer ce héros qui avait été enterré sur son île. Les funérailles nationales à Rome le 11 juin 1882 permirent de déifier non seulement le héros de l'Italie unie, indépendante et triomphante, mais aussi le chef de guerre victorieux sur terre et sur mer, en Amérique et en Europe.

La cérémonie funèbre fut un véritable Triomphe à l'antique. Des musiciens aux couleurs de Garibaldi, de l'Italie et du Roi, vert, blanc, rouge, et bleu, et 187 bannières de sociétés aussi diverses que celles des cochers, des garçons de café, des libres-penseurs, des francs-maçons, précédèrent le buste géant de Garibaldi, couronné par une immense Victoire en plâtre qui, mal arrimée, semblait danser sur le crâne du héros, posé sur un char tiré par huit chevaux blancs. Le drapeau français suivi des représentants des conseils municipaux de Paris, de Lyon et de Nîmes (ceux de Marseille n'arrivèrent que le surlendemain), du conseil général de la Seine, et de la presse française, une quarantaine de vieilles femmes en noir, des bannières et une autre musique fermèrent la marche. Le cortège mit trois heures pour aller de la place du Peuple au Capitole, empruntant la voie sacrée du Forum antique et passant sous l'arc de Triomphe de Septime Sévère. Au Capitole, le buste de Garibaldi fut déposé dans la grande salle du palais municipal et au pied de la statue équestre de Marc-Aurèle, les orateurs se succédèrent et les représentants français prononcèrent des discours qui furent chaleureusement acclamés. La cloche capitoline et l'hymne de Garibaldi clôturèrent cette cérémonie qui faisait du héros national un nouveau dieu.

La déification de Garibaldi n'était pas un vain mot. La superstition populaire était en effet si grande qu'elle en arriva à mettre en doute l'authenticité de ce Garibaldi vieilli, décharné et meurtri qui venait de mourir, bien différent du merveilleux chef de guerre que l'on représentait sur les vignettes, les figurines, les calendriers, et les gravures. Camille

³⁶ É. Perrot, rapporteur de la Commission d'enquête parlementaire sur Garibaldi et la Campagne de l'Est (séance du 22 décembre 1872), *Garibaldi et la Campagne de l'Est*, Lons-le-Saunier, 1875, p. 6.

³⁷F. Foch, *Des principes de la guerre*, Paris, Imprimerie nationale édition, 1996, pp. 243-244.

Jullian, jeune étudiant à l'École française de Rome et futur grand historien de la Gaule antique, rapporta ainsi la rumeur selon laquelle on enterrait un faux Garibaldi.

« Il paraît que cette mort de Garibaldi est une grande plaisanterie. Il y a vingt ans qu'il est mort, dans une bataille livrée contre les troupes du roi Victor-Emmanuel [à l'Aspromonte en 1862]. Mais ce dernier, qui avait besoin de tenir dans sa main les Garibaldiens, substitua au mort un colonel qui lui ressemblait parfaitement, et ce faux Garibaldi a joué pendant vingt ans le rôle de l'ancien. Celui-ci avait les mains et les pieds très larges; le vrai, l'ancien, les avait au contraire très petits. Garibaldi ne savait pas écrire; celui qui vient de mourir était très lettré. Voilà ce qu'on raconte ici et ce qui jette les patriotes italiens dans une sainte indignation³⁸ ».

Dès lors, le culte de Garibaldi connut un véritable âge d'or jusqu'à la Grande Guerre. Les célébrations du héros de Caprera se multiplièrent en Europe comme aux Amériques. Garibaldi trôna ainsi au centre de la place d'Italie de Buenos-Aires, côtoya à partir de 1888 les héros américains dans la rotonde du Capitole à Washington, ou attira les touristes en plein cœur de New York. Mais c'est surtout dans une Italie à la recherche d'une identité nationale et dans une France en quête de héros républicains et soucieuse de détacher sa voisine latine de la Triplice que les cérémonies furent les plus importantes, mêlant l'idéologie et la diplomatie.

En 1895, sur la colline du Janicule à Rome, le gouvernement de Crispi qui avait engagé l'Italie dans une politique nationaliste et impérialiste hostile à l'Église et à la France, inaugura une statue équestre de Garibaldi et glorifia à cette occasion le héros du Risorgimento anti-français et anticlérical. Le lieu s'y prêtait. Cette colline rappelait les combats qui avaient opposé en 1849 les Garibaldiens aux troupes françaises du général Oudinot, et elle permettait au héros anticlérical de dominer de sa hauteur le Vatican, véritable défi de l'Italie laïque au Pape.

En France, de 1882 à 1914, les thuriféraires de Garibaldi profitèrent des nombreuses cérémonies officielles, dont celles de Nice, Dijon et Paris, pour glorifier tout à la fois le héros universel de la République, de la liberté, et de la démocratie, l'héritier des Lumières et de la Révolution, l'ami de la France et le champion de l'Union latine contre le danger germanique, le héros généreux libre-penseur et désintéressé, fidèle à sa ville natale et à sa famille, et surtout le général victorieux volant au secours des peuples opprimés.

Les Niçois, fiers de leur héros et certainement jaloux du patrimoine identitaire qu'il représente encore de nos jours, furent les premiers en France à inaugurer un monument en l'honneur de l'enfant du pays le 4 octobre 1891 sur la place qui porte son nom. Sa statue renvoyait à l'image du chef de guerre ou du chef de bandes, ce que finalement l'inconscient collectif avait retenu. Sur une large base de pierre posée sur un socle parallélépipédique imposant, avec à l'avant et à l'arrière des allégories symbolisant l'amitié franco-italienne et la Paix, encadré par deux lions, sa statue s'élève tête nue, l'air résolu, appuyé sur un sabre et portant la grande cape à l'épaule.

Nice fut cependant une exception. L'érection de monuments en l'honneur de Garibaldi à Dijon et à Paris fut en effet plus tardive à cause des résistances cléricales et conservatrices. La chute en Italie du francophobe Crispi en 1896, la victoire en France d'une majorité nettement de gauche en 1899, et l'arrivée au pouvoir à Rome du francophile Giovanni Giolitti qui « détacha » son pays de la Triplice au début du XXe siècle, débloquèrent la situation.

À Dijon, la statue, inaugurée sur la place de la République les 25-26 mars 1900, était d'un grand classicisme. Le héros tête nue, la grande cape pendant des épaules, la main gauche au pommeau du sabre au fourreau et la main droite esquissant un geste apaisant, dominait une seule inscription : « Dijon à Garibaldi ».

³⁸ C. Jullian, *Lettres de jeunesse, Italie-Allemagne 1880-1883*, Bordeaux, édit. Delmas, 1936, p. 242.

À Paris, square Cambronne, dans le XV^e arrondissement, on fêta le 13 juillet 1907 le centenaire de la naissance du héros italien, au milieu des drapeaux, des chants et des chemises rouges de vétérans garibaldiens. Le Général était en marbre blanc, debout, au côté d'un rocher et d'un arbre, un pas en avant, portant poncho et foulard, sa toque sur la tête, l'épée au fourreau dans la main gauche, le poing droit fermé, l'air grave et âgé. Près de trois cents garibaldiens venus à Paris pour l'occasion, donnèrent à cause de leur chemise rouge « une note extrêmement pittoresque » aux boulevards qu'ils fréquentèrent ainsi qu'à la revue de Longchamp, à laquelle ils assistèrent le 14 juillet en compagnie des membres de la Ligue franco-italienne. L'occasion était belle de célébrer l'amitié franco-italienne retrouvée³⁹.

Les descendant de Garibaldi tentèrent à leur manière d'honorer et d'assumer sa mémoire. Ses deux fils, Menotti et Ricciotti, et ses sept petits-fils, Giuseppe dit Peppino, Ricciotti, Menotti, Bruno, Constant, Sante et Ezio, s'emparèrent du garibaldisme, et devinrent les nouveaux gardiens du temple. Ils organisèrent des expéditions, Ricciotti père en Grèce en 1897 et dans les Balkans en 1912 contre les Turcs, Peppino en Grèce, dans le Transvaal en Afrique du Sud aux côtés des Boers insurgés contre les Britanniques, ou encore au Mexique contre le dictateur Porfirio Diaz et au Venezuela. Ils soutinrent Francesco Crispi, le Sicilien ancien Chemise rouge qui devint président du conseil de 1887 à 1891 et de 1893 à 1896 et qui marqua l'histoire italienne de son empreinte autoritaire, gallophobe et impérialiste.

Mais ce fut en France, en 1914-1915, qu'ils perpétuèrent le mythe avec le plus de force. Alors que l'Italie choisissait la neutralité en n'honorant pas l'alliance qu'elle avait signée en mai 1882 avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, les descendants de Garibaldi organisèrent une légion garibaldienne, et rejoignirent la France pour se battre en Argonne contre les Allemands en décembre 1914 et janvier 1915. Deux d'entre eux y perdirent la vie : Bruno le 26 décembre 1914 et Constant le 5 janvier 1915. Alors, de part et d'autre des Alpes, journaux populaires, responsables politiques, et cérémonies funèbres firent d'eux les héritiers du Garibaldi de l'armée des Vosges de 1870-1871 et l'avant-garde d'une nation latine redevenue alliée de la France contre la « barbarie » germanique. Le 14 janvier 1915, le président de la chambre des députés, Paul Deschanel, du groupe des Républicains de gauche, fit l'union sacrée sur le nom de Garibaldi, et la Chambre ordonna à l'unanimité l'affichage des paroles qu'elle venait d'entendre : « Voici qu'au-delà des frontières, des sympathies nouvelles chaque jour nous y aident. Un Italien illustre combattait pour la France en 1870 ; ses deux petits-fils viennent de mourir pour elle. (Très vifs applaudissements. Tous les députés se lèvent aux cris de : Vive l'Italie! Vive Garibaldi!). Notre ardente gratitude va au général Ricciotti Garibaldi, qui nous a si généreusement donné ses enfants et qui ne veut être consolé du double sacrifice que par la vision des grands destins de sa Patrie, sœur glorieuse de la nôtre (Applaudissements répétés). Une fois de plus le noble sang de l'Italie a coulé avec le sang français sur les champs de bataille pour faire jaillir des horreurs de la guerre et des ombres de la mort les victorieuses clartés de la justice éternelle (La Chambre entière se lève. Vifs applaudissements et acclamations répétées)⁴⁰ ».

Dans *Le Miroir* du 24 janvier 1915, la photo de Garibaldi en chemise rouge côtoya celle de ses petits-fils. Dans *L'Illustration* du 13 février 1915, Ricciotti, avec des béquilles, passait en revue les sociétés de préparation militaire sur les Champs-Élysées. Dans l'inconscient collectif, il prenait les attitudes du blessé de l'Aspromonte, son père. Les clivages de la fin du XIX^e siècle étaient oubliés. Restait l'image du Garibaldi martyr de la République, héros généreux d'une cause universelle, « un de ces magiciens qui donnent le mot d'ordre aux peuples comme aux prétendus souverains », comme le dit Clemenceau le 21 février 1915.

C'était bien l'âge d'or des célébrations de la mémoire de Garibaldi. Mais la Grande

³⁹ *L'Illustration*, 20 juillet 1907.

⁴⁰ Allocution d'ouverture du président de la Chambre Paul Deschanel, Compte-rendu des débats parlementaires, Chambre des députés, 14 janvier 1915, 2^e séance, T. 1, p. 8.

Guerre mit un terme à cette histoire d'amour et déboucha sur le temps de la passion ambiguë.

Dans l'Entre-deux-guerres, Mussolini récupéra le mythe garibaldien. Le 20 septembre 1922, à un peu plus d'un mois de la Marche sur Rome (28-30 octobre), il rappela à Udine que Garibaldi avait donné à ses Chemises rouges le dilemme tragique *o Roma o morte*. En juin 1923 à Caprera, en présence de Ricciotti, il affirma qu' « entre la tradition garibaldienne, orgueil et gloire de l'Italie, et l'action des Chemises noires, non seulement il n'y a pas d'antithèse, mais il y a continuité historique et idéale⁴¹. » Il voyait en Garibaldi un *duce trionfatore*, l'incarnation du surhomme italien, rédempteur et défenseur de l'Italie impériale et conquérante, l'exaltation de l'héroïsme, du goût théâtral, et du volontarisme politique, au fond ce qu'il rêvait d'être. Ezio Garibaldi, l'un des petits-fils du héros, adhéra résolument au régime fin 1924, et fut la caution qui lui manquait.

Le régime fasciste pouvait alors apparaître comme le digne héritier du garibaldisme pour achever le processus du *Risorgimento*, en assumer pleinement les obligations morales vis à vis de sa mission de régénération de l'Italie, et réaliser les revendications romantiques de l'exaltation du patriotisme et du sentimentalisme social-collaborationniste.

En juin 1932, les fascistes célébrèrent ainsi le cinquantenaire de la mort de Garibaldi. Mussolini en profita pour fêter les dix ans de sa prise du pouvoir. En décidant de transférer les restes d'Anita Ribeiro aux côtés de son mari sur la colline du Janicule, il utilisait également à son profit l'image du Garibaldi anticlérical pour s'imposer à une Église qui contestait alors son autorité sur l'enseignement de la jeunesse. Il y eut ainsi une fête laïque extraordinaire en présence du couple souverain au cours de laquelle les bannières et les chemises, rouges et noires, se mêlèrent. Par la suite, les fascistes firent également éditer les écrits de Garibaldi, entre 1934 et 1937, mais en mettant l'accent sur l'image du chef de guerre, et en prenant soin d'expurger tout ce qui pouvait alimenter l'antifascisme comme son laïcisme démocratique, maçonnique et anticlérical. Ils organisèrent par ailleurs de grandes manifestations populaires de glorification nationale, comme la fête des *Grandi Liguri* de septembre à octobre 1938, où des conférences consacrées à Garibaldi mirent l'accent sur le lien étroit unissant le héros et le régime.

En France cependant, la célébration de Garibaldi en 1932 et celle des Garibaldiens en 1934 aboutirent à un chassé-croisé politique entre la gauche et la droite.

La gauche éprouvait désormais de la gêne à l'égard de ce héros niçois récupéré par les fascistes, tandis que la droite italophile et de penchant autoritaire se servait de lui pour rapprocher la République française et l'Italie mussolinienne. L'évolution fut perceptible à l'occasion de la cérémonie officielle de juin 1932 à Nice. Dans le discours que le député niçois Humbert Ricolfi prononça à cette occasion, Garibaldi restait l'artisan de la République universelle et l'apôtre de la paix mais ne devenait pas le héros anti-fasciste. Deux ans plus tard, la droite française qui dirigea le pays de 1934 à 1936, profita des fêtes franco-italiennes de 1934, dont Doumergue et Mussolini co-présidèrent le comité d'honneur, pour assimiler habilement le souvenir de Garibaldi à celui des Garibaldiens qui étaient venus combattre et mourir en Argonne en 1914-1915. En inaugurant un monument à la mémoire de ces derniers dans le cimetière du Père-Lachaise, elle enlevait ainsi à la gauche un héros de référence.

Le clivage droite-gauche semblait tranché. Pas pour tout le monde cependant. De façon iconoclaste, dans *La France et son armée* (1938), Charles de Gaulle mit en effet sur le même plan le général catholique des zouaves pontificaux, Athanase Charette de la Contrie et le général anticlérical de l'armée des Vosges, Giuseppe Garibaldi, tous deux « généraux de fortune » ayant fait preuve « d'heureuses qualités ».

À partir de 1936-1937 cependant, profitant de l'avènement des fronts populaires en Espagne et en France, de la guerre d'Espagne et de l'impopulaire rapprochement germano-

⁴¹ U. Alfassio Grimaldi, « L'utilizzazione del mito garibaldino ad opera del fascismo », *Garibaldi, generale della Libertà...*, *op. cit.*, p. 606.

italien, Sante Garibaldi, à l'inverse de son petit frère Ezio, relança l'action antifasciste. En France, il regroupa les garibaldiens antifascistes hors des associations garibaldiennes, toutes noyautées par les agents fascistes, et contrôlées par l'ambassade italienne. Il les rapprocha des communistes, et les organisa en 1939 en une légion garibaldienne (mort-née) pour combattre aux côtés de la France, comme en 1914, espérant la neutralité de l'Italie.

De son côté, Carlo Rosselli, fondateur du mouvement *Justice et Liberté*, lança le mot d'ordre «Aujourd'hui en Espagne, demain en Italie» aux légionnaires garibaldiens qui partirent en Espagne combattre les Chemises noires envoyées par Mussolini aux côtés des nationalistes franquistes. Le parti communiste italien, quant à lui, laissa tomber la formule de social-fascisme au milieu des années trente, et engagea une politique d'alliance avec les socialistes et les autres forces démocratiques. Alors que jusque là, attaché à la logique de révolution prolétarienne, il ne voyait dans Garibaldi que l'instrument d'une petite bourgeoisie inculte, chômeuse et rhétorique, il se fit l'héritier de l'œuvre du héros, espérant de la sorte enlever au fascisme le monopole du garibaldisme, ce qu'il réalisa à partir de 1943, après la chute de Mussolini le 25 juillet.

Le 3 septembre 1943, Victor-Emmanuel III signa l'armistice avec les Alliés, alors que le 8 les Allemands occupaient le nord et le centre de l'Italie, et que Mussolini, libéré le 12 par des parachutistes allemands, fondait à Salò une République Sociale Italienne inféodée au Reich nazi. Dans cette guerre civile et de libération nationale qui dura de 1943 à 1945, les thèmes maintes fois développés par le héros resurgirent : guérilla menée par des volontaires, résistance à l'oppression politique, indépendance nationale, dans le plus pur style libertaire, socialiste et républicain. Au jeu de la récupération du mythe, le PCI se montra cependant le plus fort en baptisant ses troupes du nom de *Garibaldi* et en incitant les ouvriers et les paysans à adhérer activement et massivement à la vie politique du pays. Les idéaux garibaldiens s'identifièrent désormais à la gauche démocratique, républicaine, socialiste et communiste. Et la République italienne, à l'issue du référendum du 2 juin 1946, qui vit la victoire de ses partisans à une courte majorité de oui, fut fondée sur le nom de Garibaldi.

A l'heure décisive des élections législatives du 18 avril 1948, Garibaldi fit l'unanimité. Deux mois auparavant, le 25 février, les communistes tchécoslovaques s'étaient emparés du pouvoir, et leur «coup de Prague» avait inquiété les démocrates-chrétiens tout en exaltant les communistes alliés aux socialistes dans un Front Populaire italien. Or, au cours de la campagne électorale, les deux camps se disputèrent l'image de Garibaldi, symbole de démocratie libérale pour les premiers et de démocratie populaire pour les seconds. La victoire des démocrates-chrétiens ancras cependant l'Italie dans le camp occidental et relégua le Garibaldi porte-parole des espoirs de la gauche au second plan. La société de consommation en reconstruction et en modernisation l'emporta. Garibaldi devint un objet d'histoire, dont une commission d'historiens reçut, par décret présidentiel du 6 juin 1956, la lourde tâche de publier la totalité des écrits.

L'image du Garibaldi chef de guerre survécut mais prit une autre dimension. Dans *Viva l'Italia* tourné en 1960, Roberto Rossellini négligea la figure de Cavour et préféra le discours emphatique et didactique teinté de néo-réalisme à l'analyse historique en faisant de Garibaldi un homme simple, un général saisi par le doute et les rhumatismes et finalement trahi.

À l'occasion du centenaire de sa mort en 1982, Garibaldi revint sous les lumières des projecteurs. Les cérémonies se déroulèrent dans une espèce d'unanimisme très consensuel négligeant ce qui pouvait diviser. Des colloques mirent ainsi à l'honneur les qualités tactiques et stratégiques de celui qui avait su concilier l'engagement militaire et politique. On ressortit également des travaux d'antan, publiés à l'ère fasciste honorant le Général, tandis que Filippo Mazzonis, Giorgio Rochat, Mario Isnenghi et bien d'autres firent le point sur ce qui restait du Garibaldi *condottiere*.

L'armée républicaine italienne l'honora à son tour. En 1985, le seul porte-avion de la

marine devint le C 551 *Giuseppe Garibaldi*. Portant 550 hommes, long de 180 mètres, fort de 13 000 tonnes, naviguant à la vitesse de 29 nœuds, moyennant une turbine à gaz et avec une piste droite, tremplin de vingt-huit appareils, il servit de porte-aéronef pouvant recevoir des hélicoptères ou des avions ADAV-ADAC à faible rayon d'action, donnant cependant à l'Italie les moyens d'assumer son rôle de puissance moyenne en Méditerranée. L'armée de Terre se dota, quant à elle de la *Brigade mécanisée Garibaldi*, organisée sur trois bataillons, et comprenant un groupe d'artillerie, une compagnie anti-char, une compagnie du génie, une compagnie transmission, un bataillon logistique. Cette brigade *Garibaldi* assumait dès lors des opérations défensives et offensives sur les divers théâtres d'opérations les plus difficiles. Ses hommes continuent de porter un foulard rouge distinctif, mémoire militaire garibaldienne.

La boucle était ainsi bouclée. Hommage était rendu au chef de guerre sur terre et sur mer, même si, dans l'inconscient collectif, l'image du guérillero chef de bandes subsiste encore aujourd'hui à l'image de ce que le Che Guevara peut incarner.

Le chef de guerre que fut Garibaldi laissa bien peu de gens indifférents, de son vivant comme après sa mort. Ses admirateurs virent en lui l'aventurier républicain, le révolutionnaire généreux et désintéressé, le défenseur des peuples opprimés, l'incarnation des valeurs fondamentales de l'humanité, l'héritier de l'esprit des Lumières et de la Révolution française, le nouveau messie libérateur. Ses ennemis, au contraire, dénoncèrent en lui le sot dangereux, l'opportuniste inquiétant, l'antéchrist et l'agent cosmopolite, l'histriion de la commedia dell'arte et l'imposteur militaire. Tous ces jugements alimentèrent un mythe qu'il construisit et qu'il incarna en sachant se mettre en scène pour frapper l'imagination de ses contemporains. Mais il ne put masquer ni ses contradictions, ni son goût pour les actes grandiloquents sans lendemain, ni les innombrables hésitations qui exaspérèrent ses ennemis et parfois son entourage. Autant de faiblesses que son charisme, son intuition, son indépendance d'esprit et surtout son absence de préjugés lui permirent cependant de surmonter en n'agissant jamais selon des schémas politiques prédéfinis et en étant un politique et un chef de guerre inclassable. Il put ainsi survivre aux outrages du temps et des hommes en devenant un mythe universel et intemporel, tout à la fois chef de bandes et chef de guerre, doué d'une conscience politique et d'une intuition militaire hors du commun.